

*Regards croisés sur la presse francophone en Espagne et la
presse hispanophone en France (XVIII^e-XX^e siècles).*
Diana Cooper-Richet, éditrice scientifique

Le libraire Casimiro Monier et ses journaux français de Madrid

Santiago DÍAZ LAGE

Universidade de Santiago de Compostela

santidiazlage@gmail.com

Résumé

À partir des documents conservés dans plusieurs archives et bibliothèques françaises et espagnoles, on étudie les activités de Casimiro Monier, entrepreneur, libraire et propriétaire d'un cabinet de lecture, et ses deux tentatives de fonder un journal français de Madrid en 1842 et 1843 pour renforcer les relations culturelles entre l'Espagne et la France. On s'arrête davantage sur l'histoire mouvementée de son cabinet de lecture et sur le moins éphémère des deux journaux qu'il a fondés, *L'International*, publié entre octobre et décembre 1843.

Mots-clé : presse francophone en Espagne, XIX^e siècle. Relations et transferts culturels entre la France et l'Espagne. Histoire du livre, de l'édition et de la lecture.

Abstract

Taking as its starting point documents held in different Spanish and French archives and libraries, this paper discusses the activities of Casimiro Monier – entrepreneur, bookseller and owner of a reading cabinet – and his two attempts to found a *journal français de Madrid* in 1842 and 1843 as a means to reinforce cultural bonds between Spain and France. More specifically, the focus is on the troubled history of his reading cabinet and the less short-lived of his newspapers, *L'International*, which was active between October and December 1843.

Keywords: French-language periodical press in nineteenth-century Spain. Cultural transfers between Spain and France. History of books, publishing and reading.

Resumen

Partiendo de documentos conservados en distintos archivos y bibliotecas franceses y españoles, se estudian las actividades de Casimiro Monier, empresario, librero y propietario de un gabinete de lectura, y sus dos intentos de fundar un *journal français de Madrid* en 1842 y 1843 para reforzar las relaciones culturales entre España y Francia. Más en particular, se reconstruye la agitada historia de su galería bibliográfica y del menos efímero de los periódicos que fundó, *L'International*, activo entre octubre y diciembre de 1843.

Palabras clave: prensa francófona en España, siglo XIX. Relaciones y transferencias culturales entre Francia y España. Historia del libro, de la edición y la lectura.

On en sait plus sur Casimiro Monier que sur la plupart des libraires et éditeurs français établis à Madrid au XIX^e siècle. La fondation de son cabinet littéraire de la rue de la Montera, puis de la Carrera de San Jerónimo, a été à l'origine d'une suite d'entreprises parfois éphémères dont la « Librería Española y Extranjera », une maison d'édition, une agence d'affaires, un hôtel, un établissement de bains et même un jardin de loisir avec une école de natation¹. Si le passage du commerce du livre à l'édition n'était pas inhabituel à l'époque, Monier se signalait parmi ses contemporains en ce qu'il proposait des services assez extraordinaires pour doter une ville encore en voie de modernisation des amusements et des ressources qui faisaient sensation dans les autres capitales européennes.

L'un des épisodes les plus intéressants de sa trajectoire fut la publication, entre le 17 octobre et le 30 décembre 1843, de *L'International: Journal français de Madrid*. Il s'agissait probablement de sa deuxième tentative, puisqu'à l'automne 1842 il avait pris part au lancement d'un *Journal français de Madrid* dont on n'a pour l'instant, comme on le verra, que des traces éparses. L'idée n'était pas tout à fait originale, car des exilés politiques français avaient déjà animé des périodiques dans leur langue quelques années auparavant (Bustos, 2017 : 119-131), et d'autres entrepreneurs des lettres, dont Francisco de Paula Mellado, tenaient en même temps un cabinet de lecture et une maison d'édition publiant, en plus des livres, un ou plusieurs journaux (Martínez Martín, 2018). *L'International* n'est pas l'œuvre d'un exilé militant, mais il intervient dans ce moment décisif dans l'histoire du libéralisme espagnol

¹ Voir Simón Palmer (1975), Romero Tobar (1976), Botrel (1993 : 550-554, et 2002), Morán Ortí (1991 et 1998) et Cruz (2016 : 10-11).

² Deux collections en sont conservées à l'Hemeroteca Municipal de Madrid et à la Biblioteca Nacional de España : la première est complète et dans la deuxième manquent seulement les numéros 11, du jeudi 9 novembre, et 12, du samedi 11 novembre. Les citations seront identifiées par la mention entre parenthèse de la date du numéro, le jour en chiffres arabes, le mois en chiffres romains.

que fut l'année 1843 : sa courte vie sera marquée par la controverse sur la majorité de la Reine Isabelle II, qu'il soutiendra, par les enjeux de la formation des derniers cabinets progressistes et la chute de Salustiano de Olózaga, puis par l'essor du parti modéré qui gouvernera l'Espagne pendant une décennie. Pour mieux comprendre la signification de ce projet encore méconnu, il faut revenir sur les origines des entreprises littéraires de Casimiro Monier.

D'après Manuel Morán Ortí (1998 : 247), les premières références à Monier dans la presse madrilène datent de mai 1823, peu de temps donc avant la chute de Madrid devant les Cent mil fils de Saint Louis. La date de fondation de son établissement n'est pas claire, d'autant plus qu'il a probablement pris le relais d'un autre libraire français, du nom de Corne, installé rue de la Montera depuis au moins 1821 (Gil Novales, 1975 : 660, n.257 ; Morán Ortí, 1998 : 246). Les deux libraires étaient probablement en relations suivies puisqu'en 1822 Corne tenait les bains de la rue du Caballero de Gracia dont Monier serait le propriétaire onze ans plus tard (Romero Tobar, 1976 : 207).

Le 12 janvier 1826 le cabinet de lecture de Monier fit l'objet d'une perquisition ordonnée par le Ministre de Gracia y Justicia, Francisco Tadeo de Calomarde. De son propre aveu, Monier avait été compromis « par suite d'un avis communiqué à Monsieur le Ministre des Finances d'Espagne, par Monsieur Dumoustier, alors Ambassadeur français auprès de S. M. C. » :

Avis (dont les journaux français ont fait mention) portant qu'une grande quantité d'ouvrages prohibés, de Voltaire, J. J. Rousseau et autres étaient introduits sous la couverture et titres de livres de dévotion. Cet avis produisit son effet inévitable ; celui de faire croire que les libraires français à Madrid étaient ceux qui faisaient ce soi-disant commerce et j'en fus la première victime.³

Plusieurs livres furent saisis et le cabinet fut par la suite fermé pendant quatre mois. Tout en faisant appel au gouvernement et à la diplomatie française, Monier a rapidement eu recours à son beau-père, Charles-François, baron Trinquelague-Dions, président de la Cour d'Appel de Montpellier, dont l'intercession auprès de Dumoustier s'est avérée décisive. Député du Gard entre 1815 et 1822 et sous secrétaire d'État à la justice en 1816-17, Trinquelague était, selon l'Ambassadeur, « l'un des députés qui se sont le plus signalés, à la chambre de 1815, pour l'ardeur de leurs sentiments royalistes » ; et le *Dictionnaire biographique du Languedoc* ajoute qu'il « se révéla partisan, en ultra enragé, du rétablissement du gibet » (Clerc 2006 : s. v.).

³ Lettre adressée au Baron Billing, Chargé d'Affaires de France en Espagne, datée à Madrid le 26 octobre 1831: Archives Diplomatiques (AD), site de Nantes, 396PO/B/269, pièce n° 1265. La suite de l'affaire, avec les communications entre Billing et Manuel González Salmón, alors Secrétaire d'État, dans Archivo Histórico Nacional (AHN), Estado, 5310, exp. 153, pièce n° 5.

Moustier conseille donc au Secrétaire d'État, le Duc de l'Infantado, de « vouloir bien faire examiner soigneusement cette affaire » :

Lors même que le gouvernement espagnol trouverait des motifs suffisants pour ne pas l'autoriser à rouvrir son Cabinet, on ne verra sans doute aucun inconvénient à lui restituer les ouvrages qui ont été saisis chez lui, et qui ne paraîtroient pas être du nombre des livres prohibés ou dangereux⁴.

Fin mars, Calomarde autorise Monier à rouvrir sa boutique dès qu'il aurait déposé les livres prohibés au Consulat de France pour en empêcher la circulation. Il ne les a pas récupérés de suite car encore en 1831 l'Ambassadeur demande au Roi la restitution de 78 volumes qui se trouvaient toujours au Consulat⁵. Tout en l'accordant, on insistera encore une fois sur l'obligation d'exporter les ouvrages interdits.

La lettre de Trinquelague à Moustier, datée à Montpellier le 23 février 1826, fournit d'autres informations sur Monier : il était né à Paris (alors que le testament cité par Morán Ortí (1998 : 247) le dit né à Nîmes, en 1783) ; à l'époque de son mariage avec Eugénie de Trinquelague il était négociant ; « il ne fut pas heureux dans son commerce, et alla chercher d'autres ressources en Espagne »⁶. Trinquelague ne précise pas les dates du départ, mais d'autres documents suggèrent que Monier et sa famille étaient probablement arrivés à Madrid en 1817 ou 1818 : il déclare y être établi depuis environ huit ans en février 1826, et depuis plus de quinze ans en octobre 1832⁷. Il a donc pu fréquenter les cabinets littéraires de Corne et de Denné qui étaient apparemment des lieux de rencontre pour les exilés politiques étrangers pendant le *Trienio Liberal*⁸.

À la suite de la restauration absolutiste de 1823 le contrôle sur le commerce éditorial avait été renforcé par des ordonnances spécifiques, et Monier fut ciblé à plusieurs reprises : dans les suppliques qu'il adresse au Roi et au Marquis de Moustier après la fermeture de son établissement, il rappelle que déjà en décembre 1824 il avait demandé au Surintendant de Police de Madrid de nommer « une personne de probité reconnue, de principes religieux et qui sache l'idiome français pour qu'elle fasse l'examen des livres du cabinet de lecture et qu'elle désigne ceux des ouvrages qui de-

⁴ Lettre de Moustier au Secrétaire d'État, datée à Madrid le 14 mars 1826 : AHN, Estado, 5310, exp. 153, pièce n° 1.

⁵ La liste des ouvrages confisqués, AHN, Estado, 5310, exp. 153, pièce n° 5, est partiellement retranscrite par Morán Ortí (1998 : 251).

⁶ Archives Diplomatiques (AD), site de Nantes, 396PO/B/250, pièce n° 517.

⁷ AD, site de Nantes, 396PO/B/250, pièce n° 517 ; AHN, Consejos, 11321, exp. 23.

⁸ En effet, le cabinet de Corne fut pendant quelque temps le siège du journal *Le Régulateur*, animé par le français Pierre Chapuis (Gil Novales 1975 : 1036 ; Nagy 2016 : 108).

vront être supprimés et ceux qui pourront y exister à la disposition du public »⁹. Dans son exposé, Monier va jusqu'à signaler qu'il ne pouvait exister « aucun motif fondé de plainte » pour le priver « d'un établissement, lorsqu'on tolère que d'autres égaux restent ouverts », et à insinuer que s'il en était un « susceptible d'offrir quelque utilité au Gouvernement de V. M. c'est sans contredit celui dont il est question, car on ne peut pas se dissimuler qu'il existe encore quelques dissensions et des perturbateurs de la tranquillité qui se complaisent à entretenir l'agitation dans les esprits avec de prétendues nouvelles soi-disant étrangères qu'ils forgent et propagent ». Le meilleur moyen de déjouer ces machinations serait, selon l'exposant, de permettre la lecture « de journaux choisis tels que le *Moniteur* et l'*Étoile*, dans une librairie, où à tout moment le public peut se convaincre des mensonges ou des nouvelles controuvées qu'on fait circuler ». Bien entendu, il demandera par la suite la réouverture de son établissement « sous le titre de librairie et souscription à la lecture, où il ne sera admis que des souscripteurs au mois pour la lecture des ouvrages permis et celle des journaux que V. M. daignera désigner », entre eux « le *Moniteur*, l'*Étoile*, le *Drapeau Blanc*, le *Journal Ecclésiastique*, la *Gazette de France*, celle de Madrid et d'autres rédactées [*sic*] dans le même esprit religieux et politique, propres à propager et à consolider davantage les bonnes doctrines »¹⁰.

La presse étrangère, française en l'occurrence, pouvait donc être un atout pour un cabinet de lecture, et un cabinet de lecture bien orienté pouvait être un instrument utile au pouvoir. En 1833 Monier demandera l'autorisation de recevoir trente journaux techniques, scientifiques et artistiques peu connus en Espagne ; et supposant peut-être que sa requête serait refusée, il propose de produire un journal en espagnol où l'on présenterait les ouvrages et les inventions les plus utiles au développement de la science et de l'industrie ainsi qu'une revue des publications techniques parues à l'étranger (Romero Tobar, 1976 : 208-210). Selon tous les indices, le projet n'a pas été approuvé.

On ne connaît pas bien les activités de Monier pendant les régences de María Cristina et de Baldomero Espartero. Il paraîtrait qu'au milieu de l'année 1837 il a été cité devant les tribunaux par le propriétaire de son logement à Madrid qui lui réclamait le paiement de son loyer. Quelques mois plus tard il s'est rendu au quartier général des forces carlistes pour réclamer la mise en liberté d'un de ses amis qui était leur prisonnier, et s'est retrouvé lui-même arrêté sous le soupçon d'avoir été l'éditeur du périodique *La Péninsule Ibérique* et de faire partie de la société secrète des Vengeurs d'Alibaud¹¹. Les services de la diplomatie française ont intercédé en sa faveur, et

⁹ AD, site de Nantes, 396PO/B/250, pièce n° 517 : écrits datés à Madrid le 24 février et le 8 mars 1826.

¹⁰ AD, site de Nantes, 396PO/B/250, pièce n° 517 : écrit daté à Madrid le 24 février 1826.

¹¹ Sur celle-ci, voir García Rovira (2008 : 138-148).

en mars 1838 il a obtenu de l'Ambassadeur de France en Espagne, le Comte de La-tour Maubourg, une lettre le déchargeant de l'accusation. En suivant le fil de ces affaires on apprend qu'en 1837 la femme de Monier, Eugénie de Trinquelague, vivait apparemment à Nîmes avec leurs enfants¹². D'autres documents indiquent qu'en mai 1841 l'un d'eux, Frédéric, travaillait avec son père à Madrid en tant qu'agent d'affaires, et qu'en novembre 1842 Monier avait déjà épousé sa deuxième femme, María Dolores Gutiérrez, qui apporta au ménage une riche dot¹³.

Depuis juin 1838 la librairie de Monier se trouvait au numéro 6 de la Carrera de San Jerónimo, pas loin de la Puerta del Sol, et en novembre 1841 il avait entrepris les démarches pour monter un établissement de bains au numéro 10¹⁴. Même si la Montera était une rue commerçante animée et bien desservie, Monier se trouvait maintenant tout près du cœur du Madrid mondain, politique et social, sur l'une des rues qui tenaient lieu de boulevard, au milieu des points de repère des promeneurs, des badauds et des voyageurs. Son image de grand entrepreneur correspond à cette période de prospérité où il tenait en même temps, « dans un des plus beaux quartiers de Madrid », son Agence Espagnole et Française, son hôtel, sa « galerie bibliographique, où est le dépôt du Comptoir central de la librairie de Paris », « un cabinet de lecture des plus variés et des bains néothermes », pour citer une annonce insérée dans *L'International* (2-XI). C'est alors qu'il se lance au marché de l'édition en espagnol et en français en publiant les guides de conversation plurilingues « al uso de los viajeros y los estudiantes » d'Eugenio de Ochoa, des dictionnaires et des manuels pour l'apprentissage de langues, ainsi que d'autres ouvrages de tout genre tels *La course de taureaux à Madrid* (1845) ou *El diablo homeópata* (1846). Éditeur et libraire conscient, en septembre 1842 il se revendique titulaire du « único depósito » pour vendre le dictionnaire bilingue de Melchor Núñez de Taboada en Espagne, et accuse publiquement – sans raison, paraît-il – ses concurrents García et Poupart d'en avoir fait une copie « por el estilo de las que hacen los belgas de las obras francesas »¹⁵. À la fin de la décennie il intégrera avec les libraires Ríos et Cuesta le *Círculo Literario Comercial* qui édite la galerie théâtrale *La España dramática : colección de obras representadas con aplauso en los teatros de la Corte* (Martínez Olmo, 2008).

La contiguïté des établissements permet de resserrer les liens entre eux et de proposer un service intégral aux clients : selon Pascual Madoz, l'auteur du *Diccionario Geográfico-Estadístico-Histórico de España y de sus posesiones de Ultramar*, chez Monier

¹² AD, site de Nantes, 396PO/B/250 et 269, pièces diverses.

¹³ AD, site de Nantes, 396PO/B/269, pièces diverses, et AHN, Estado, 5310, exp. 153. Sur la dot, voir Morán Ortí, 1998 : 247.

¹⁴ *Diario de Avisos* 25-VI-1838, p. 2, et Archivo de la Villa de Madrid (AVM), 3/393/40.

¹⁵ Voir *El Gratis* 47 (22 septembre 1842), p. 4 ; 51 (26 septembre 1842), p. 4 ; et 53 (28 septembre 1842), p. 2.

Hay un salón de descanso con estufa, y los cuartos están esterados en el invierno. Los concurrentes hallarán allí, a los precios corrientes, chocolate, café, caldo, etc. Al salir del baño y para evitar el cambio repentino de temperatura, pueden pasar al gabinete librería, y entretenerse en la lectura todo el tiempo que gusten. También hay habitaciones con su servicio correspondiente (Madoz, 1845- : vol. X, 971).

Le glissement publicitaire n'est pas moins éloquent quand on lit dans l'un des livres que Monier a publiés en 1843, *Un été en Espagne*, d'Augustin Challamel (1843 : 162) : « le nombre d'hôtels est trop minime à Madrid. On nous avait recommandé celui de M. Casimir Monier, *carrera San-Geronimo*. Il n'y avait pas de place. Force nous fut de courir ailleurs ». Lors de son passage à Madrid, immortalisé dans *De Paris à Cadix*, Alexandre Dumas se retrouvera dans la même situation, mais là Monier fera un effort particulier pour accueillir la « colonie française » qui contenait « des peintres officiels et un invité au mariage royal » (Dumas, s. d. : 17).

À ma connaissance, les premières références à un *Journal français de Madrid*, qui n'est pas encore *L'International*, datent de fin 1842. Selon une réclame insérée dans *El Gratis* du 7 novembre, deux numéros étaient parus de ce journal « que ya cuenta con numerosos suscriptores de distinción, tanto en esta corte como en las provincias y Francia ». Tout laisse à penser qu'il s'agit d'une tentative de Monier dont la librairie est le seul point de souscription désigné. Les contenus du seul numéro connu – le 2, du 2 novembre, conservé à la BnF – permettent à peine d'imaginer sa nature : l'article intitulé « Tribulations d'un journal français à Madrid » met en relief les difficultés matérielles propres à l'entreprise comme le fera *L'International* un an plus tard, malgré le changement d'imprimeurs ; et un deuxième texte, « Eugène Sue jugé par un honnête flamand », présente les avis des rédacteurs, bien renseignés en matière de librairie, sur les contrefaçons belges des ouvrages français. En janvier 1843, Monier offre aux nouveaux abonnés du volume *Novelas y anécdotas en francés* « los 10 primeros [números] del *Journal français de Madrid* que contienen una porción de artículos y anécdotas interesantes », puis vend « a 4 o 5 reales, franco de porte, la colección del *Journal français de Madrid*, que contiene numerosos artículos de literatura y cuadros de costumbres parisienses »¹⁶. Les annonces insistent sur le fait que ce livre publié par livraisons était imprimé « en el mismo Madrid » :

En España es todavía una novedad imprimir obras en lengua francesa y esta novedad bien merece el estímulo y la atención de los amigos de las letras y del país, que de este modo se colo-

¹⁶ *El Heraldo* 176 (4-I-1843), p. 4, et *El Corresponsal* 1339 (3-II-1843), p. 4.

can al nivel de las demás naciones. ¡Cuántas obras castellanas se imprimen cada año en París!¹⁷

Comme on le sait, les échanges culturelles entre la France et l'Espagne n'étaient pas symétriques ni équilibrées (Botrel, 1997). Les promoteurs du *Journal français* n'ignoraient pas que pour en faire un médiateur efficace entre les deux pays ils auraient à travailler l'aspect institutionnel, presque diplomatique, de l'entreprise. Ils n'ont pas négligé la question linguistique, car les écrivains autochtones maîtrisant la langue étrangère étaient des alliés potentiels : on lit ainsi dans *La Iberia Musical y Literaria* du 11 décembre que le chroniqueur et romancier Ramón de Navarrete « acaba de recibir el primero de los premios semanales que la redacción del *Journal Français de Madrid* acaba de destinar a los literatos más sobresalientes en la traducción e inteligencia del idioma francés » (le prix fut un exemplaire du dernier livre de Victor Hugo, *Le Rhin*). À en juger par les faibles indices disponibles, les contenus du journal et du volume de *Novelas y anécdotas en francés* devaient être très similaires : si les textes rassemblés étaient l'œuvre de quelques grands écrivains français comme Alexandre Dumas, Charles Nodier, Alfred de Musset, George Sand et Frédéric Soulier, et ils appartenaient par leur langue et leur thématique à la littérature française, l'édition les donnant à lire au public espagnol était un produit autochtone.

Ce premier journal à la teneur probablement légère paraît donc différent de *L'International* qui sera avant tout une feuille politique. Pour en saisir la spécificité du projet il convient de rappeler que fin 1842 Monier était en train de monter à Madrid un dépôt de la Société des Éditeurs de Paris (Botrel, 2002). Il se situait ainsi au centre de deux réseaux différents, celui de l'importation d'ouvrages publiés par « les principaux éditeurs » de Paris et celui de leur diffusion dans les provinces d'Espagne ; l'enclave locale qu'était son cabinet de lecture devenait maintenant la clé de voute d'un circuit réticulaire du commerce international de librairie. Selon les réclames parues dans la presse fin décembre, il était même autorisé par ses partenaires à constituer des dépôts partiels et des succursales en province¹⁸.

La fondation de *L'International* s'inscrit dans ces projets d'expansion. Monier est le Directeur-gérant du journal et Francisco J. Fernández, dont on n'a pas d'autres références, l'éditeur responsable qui se porte garant devant la censure. Les circonstances politiques s'étaient corsées dans les mois précédents : la révolte des provinces avait renversé le gouvernement d'Espartero, affaibli de plusieurs points de vue, et les manœuvres des différents partis, de secteurs rivaux de la famille royale et des agents diplomatiques étrangers s'étaient déclenchées de suite (Fontana, 2007 : 185-218 ; Fuentes, 2007 : 135-159 ; Burdiel, 2010 : 119-158). Dans ce contexte, la publication d'une feuille en français permettrait d'une part de diffuser parmi le public franco-

¹⁷ *El Heraldo* 176 (4-I-1843), p. 4.

¹⁸ *El Heraldo* 168 (26-XII-1842), p. 4.

phone établi en Espagne un résumé plus ou moins équilibré de l'actualité politique, et d'autre, tant que les inspecteurs de douanes ne l'interdiraient pas, de retransmettre rapidement en France, à travers une publication spécifique, une sélection d'informations puisées dans la presse espagnole par des lecteurs bien avertis. Monier entendait travailler dans ces deux directions, mais le temps lui a manqué pour réaliser son projet : peu avant la suspension du journal, il annonçait qu'à partir du premier janvier 1844 *L'International* paraîtrait « tous les jours, le dimanche excepté, et considéré comme l'écho de la presse espagnole et de l'étranger il publiera deux éditions, l'une pour l'intérieur, l'autre pour l'extérieur. Il aura cet avantage, qu'en paraissant six fois par semaine *L'International* offrira un intérêt d'actualité qu'il ne pouvait avoir auparavant » (26-XII). Or, cet *avantage* le rendait probablement périlleux aux yeux du pouvoir en place.

L'International, paraissant le mardi, le jeudi et le samedi, se vendait dans un premier temps à 12 réaux par mois à Madrid et 14 en Province pour l'Espagne, et à 11 francs par trimestre et 20 par semestre pour l'Étranger ; plusieurs quotidiens madrilènes étant alors du même prix, l'abonnement est bientôt fixé à 10 réaux à Madrid et 12 en Province. Les adresses pour correspondance en France sont celles de C. D. Schmitz, à Paris, du journal *Le Sud* à Marseille, de *L'Indicateur* et de M. Delpêche à Bordeaux, et des journaux *Le Phare* et *La Sentinelle*, puis du libraire Delmathe, à Bayonne. Si au premier abord on peut supposer que le lien avec ces agents était purement professionnel, l'étude approfondie des relations de Monier en France, et notamment dans le domaine de la presse, pourrait révéler de nouveaux aspects de ses projets. Ainsi l'adresse de C. D. Schmitz, 34 rue Laffite, est la même du Deposito central de la Librería Española en Paris, fondé en 1842, selon le *Boletín Bibliográfico Español y Extranjero* (1842 : 384), à l'initiative d'une personne « que ha ejercido durante largos años en España el comercio de libros ». Grâce aux fiches disponibles sur le site de la BnF, on peut être sûr qu'il s'agit de Catherine-Clémentine Denné-Schmitz, la fille des libraires Guillaume Denné et Laurence Schmitz, qui tinrent pendant longtemps une librairie et un cabinet de lecture à Madrid¹⁹. En 1845, Denné-Schmitz deviendra l'associée de Frédéric Monier dans la Librería Española de Paris.

L'article-prospectus explique tout d'abord l'utilité du journal pour situer le pays dans le concert des nations. Les auteurs louent les « grands pas » de l'Espagne « dans le sentier de la civilisation » et mettent en relief l'importance des langues étrangères et « des organes de leurs travaux et même de leurs besoins » pour tous « les pays appelés à de hautes destinées ». La rédaction étant « une association avec ses lois et son esprit », elle doit « former une seule pensée, un seul centre d'action », et « avoir

¹⁹ Comme on le sait, l'ancienne librairie de Denné était passée aux mains de Dionisio Hidalgo en 1840 (Hidalgo 1862 : XIV-XV). Sur son cabinet de lecture, sans référence à la période qui nous concerne, voir Morán Ortí (1998 : 239-242).

une responsabilité partagée par tous ceux qui coopéreront à son œuvre ». Le journal ne serait donc que « le miroir réflecteur de toutes les opinions, le livret où leurs écrits se trouveront face à face », avec à peine quelques gloses contextuelles et des articles généralement mesurés. Derrière ces revendications d'expression collective et d'impartialité, la pression de la censure : « nous sommes et nous devons être impartiaux : nous ne vivons même qu'à cette condition » (17-X). L'impartialité deviendra de plus en plus difficile au fil du temps : il suffit de comparer les augures de stabilité politique dans le numéro du 28 octobre avec les paragraphes sur « la destitution d'Olózaga, à la suite du décret arraché contre la volonté de la Reine », dans le numéro du 30 novembre, avec les commentaires sur l'usage politique qui en avait été fait publiés trois semaines plus tard, à l'occasion d'un éditorial du *Constitutionnel*, ou avec la biographie du grand tribun progressiste insérée dans le numéro du 26 décembre. La fiction de l'unité des anti-esparteristes cédait devant les divergences des partis et les intrigues de María Cristina et de l'infant Francisco de Paula de Borbón.

Sauf pour une lettre adressée à la rédaction par Francisco de Paula Garnier, les seules signatures présentes dans *L'International* sont les initiales A. G. de A., P. C. L. V. et E. P. À en juger par les allusions glissés dans la presse du jour, les initiales E. P. correspondent au militaire français Édouard Perrotte : établi depuis longue date en Espagne, il avait fait la première guerre carliste dans l'armée libérale et n'était pas sans expérience en tant que journaliste, puisqu'en 1841 il avait lancé un périodique intitulé *El grito del ejército*, bientôt interdit par ses supérieurs comme résultat d'une controverse avec le Ministre de la Guerre, le général Evaristo Fernández de San Miguel. Loin de lâcher la plume, Perrotte demanda à être licencié et le premier février 1842 il fonda *La España Militar* qui durerait jusqu'au 14 avril 1843. Contraire au gouvernement d'Espartero, il maintint cependant des positions éloignées de celles d'*El Boletín del Ejército*, inspiré et promu par le général Francisco Serrano.

L'International était imprimé à Madrid chez José Martín Alegría et Antonio Charlain, deux artisans, l'un d'eux probablement d'origine française, qui participeraient à plusieurs projets promus par Monier au fil des années. Or, ses rédacteurs réfléchissent à plusieurs reprises sur « les défauts presque inévitables lorsqu'on écrit dans une autre langue que celle du pays, et qu'on emploie pour sa composition des ouvriers dont la plupart n'entendent pas la langue française » (9 et 12-XII). Malgré leurs efforts, les fautes et les coquilles sont fréquentes et l'on peut imaginer les difficultés quotidiennes, et des écrivains et des imprimeurs. L'avertissement inséré en tête du dernier numéro paraît y revenir : « tout-à-coup des circonstances qui tiennent au travail de la rédaction et de l'impression et d'autres que nous ne devons pas qualifier, nous déterminent à suspendre momentanément » la publication (30-XII). Mais la suite du texte invite à penser que c'est plutôt les circonstances inqualifiables qui ont provoqué cette décision : « nos abonnés, à qui nous devons tant de preuves d'intérêt,

excuseront cette suspension, s'ils pèsent bien les indications que nous venons de leur faire ».

La composition de *L'International* est adaptée aux modélisations dominantes dans la presse espagnole. La partie officielle, avec des informations sur la santé de la Reine et de sa sœur et un résumé des dispositions publiées dans la *Gaceta de Madrid*, est suivie d'un nombre variable de rubriques. Leurs désignations sont globalement descriptives, mais il peut arriver que les sections de « Nouvelles diverses » portent, comme dans le quotidien *El Castellano*, le sous-titre de *Puerta del Sol* ou *Porte del Sol* (30-XI, 7-XII) qui renvoie à l'endroit que Ramón de Mesonero Romanos considérait le « centro vital de la corte de España », « emporio de su moderna historia, de su civilización y de su poesía » (1861 : 267). Les résumés des débats du Congrès et du Sénat sont très détaillés, et ils occupent parfois la plus grande partie du journal (7-XI). La revue de la presse espagnole et étrangère reprend des extraits d'articles puisés à plusieurs sources : les quotidiens espagnols les plus fréquemment cités sont *El Heraldo*, *El Eco del Comercio*, *El Castellano* et *El Espectador*, qui représentent les principales sensibilités politiques du moment, mais l'on relève aussi des textes empruntés à *El Fénix* de Valence et au *Boletín del Ejército* ; quant à la presse française, globalement moins représentée, *L'International* reproduit des articles parus dans *Le Moniteur*, *Le Journal des Débats*, *Le Siècle*, *Le Commerce*, *La Patrie* et *La Presse*, titres que Monier recevait toujours en 1850 selon le catalogue de sa librairie qui se trouve à la Biblioteca Nacional de España.

Si les traductions intégrales ne sont pas rares, et les rédacteurs mêlent parfois des textes de dates différentes, la modalité d'écriture dominante est le remaniement d'articles empruntés aux numéros de la veille ou du jour même pour les quotidiens du matin, à ceux de la veille pour les quotidiens du soir. La date de chaque numéro de *L'International* correspond donc au jour de sa composition plutôt qu'à celui de sa distribution effective ; mais sa périodicité permet d'y intégrer des informations publiées sur plusieurs jours, en réduisant les nuances et les divergences de leur développement progressif pour en saisir les aspects dominants. Les rédacteurs de *L'International* ont tendance à supprimer les allusions superflues, soit pour rendre le texte accessible aux lecteurs moins informés, soit pour éviter les pièges de la *politique personnelle*. En tout cas, leur travail de lecture, de synthèse et de traduction est très agile.

L'International se définissait malgré sa langue comme un journal espagnol dont le but était de « faire connaître l'Europe à l'Espagne, et surtout, l'Espagne à l'Europe » (17-X) ; en cela ses promoteurs se pliaient tant aux conventions de la presse allophone qu'à l'usage habituel de Monier qui avait tendance à insister sur l'utilité publique et l'enracinement de ses entreprises en Espagne. Mais leur programme était fondé sur une prémisse peu flatteuse pour leur nation d'adoption, puisque l'Europe y apparaissait comme une totalité traversée par de différents flux de communication,

devant laquelle l'Espagne occupait une place périphérique, voire extérieure. Le journal français de Madrid était donc moins un organe de liaison entre deux nations égales qu'une voie d'accès au domaine international, autrement inatteignable : le français étant la langue « la plus généralement répandue, la langue de la diplomatie, et surtout celle qui renferme au plus haut point la faculté de faire travailler l'esprit en le forçant à réfléchir », le choix de cette « langue, pour ainsi dire, neutre » s'imposait (17-x).

Le titre et le projet du journal n'ont pas été compris aussitôt : le 21 octobre, Perrotte explique qu'*international* « veut dire tout ce qui concerne les rapports mutuels des nations, et signifie que la feuille qui porte ce titre tend à être un lien et un moyen de communication entre les peuples » ; et il rajoute : « écrit par des français qui ont greffé sur le sol espagnol leur avenir et leurs intérêts, *L'International* repousse dès aujourd'hui l'accusation d'*extranjerismo*, que sans doute lui lanceront les gens habitués à juger d'après des préventions qui n'éclairent jamais le raisonnement ». Pour expliquer les préventions des Espagnols, Perrotte revient sur la méconnaissance du pays en Europe :

Depuis que les journaux parisiens ont conçu et exécuté l'idée originale de lancer sur la Péninsule une nuée de feuilletonistes à tant la ligne et à tant par lieue, les récits et descriptions sont tellement devenus hyperboliques, que le voyageur instruit se demande si c'est bien de l'Espagne ou bien d'une terre australe plus ou moins inconnue que traitent les articles de mœurs italiennes [*sic*], sortis des plumes élégantes mais peu consciencieuses d'auteurs en vogue (21-x).

L'idée que « les préventions de quelques espagnols contre les français » puissent provenir « de cette légèreté tout à fait française, avec laquelle les nouveaux commis-voyageurs en littérature locale jugent tout un peuple par la portière d'une diligence », était probablement difficile à accepter, le souvenir de la Guerre d'Indépendance étant resté gravé dans les esprits. Relevons en tout cas qu'à peine trente ans après, un militaire bien renseigné mettait en relief la puissance de l'élément culturel dans les relations internationales : si « généralement parlant, pour un espagnol, le modèle en tout est la France », comme il le croyait, un français établi en Espagne ne devait pas « se créer comme le font les étrangers, un petit monde qui, au milieu de Madrid, leur rappelle le plus possible leur patrie », mais étudier sérieusement la langue et « se mettre en contact intime avec toutes les classes de la société, se faire initier aux secrets de la vie privée, et observer, enfin, les mœurs et les caractères dans tous les étages et dans toutes les circonstances ». La connaissance intime de l'autre était indispensable à la bonne entente des individus et des nations, et Perrotte va jusqu'à regretter que Napoléon n'ait pas « possédé des agents diplomatiques péné-

trés de l'état des choses d'alors ». On peut se demander si le journal français de Madrid devait être l'un de ces agents ou un élément important dans leur éducation.

Les rédacteurs de *L'International* étaient persuadés « que pour instruire il faut plaire, qu'au recto d'un article politique, toujours sérieux, il faut un verso qui délasse » ; « c'est un petit secret de toilette littéraire », ajoutent-ils, « dont les grands journaux ont habilement pris l'attrait pour doubler leur spéculation » (17-X). Malgré leur promesse de consacrer « une feuille à cette partie si intéressante de la littérature périodique » qu'est le feuilleton, en publiant « des traductions de l'ancien théâtre espagnol, des romanceros [*sic*] empreints d'un cachet d'originalité séduisante pour le lecteur » (17-X), ou encore des textes où les écrivains contemporains, en fouillant dans les archives de leur pays, feraient suite « aux beaux récits de leurs aïeux castillans », la politique prend le dessus et la présence des contenus littéraires dans le journal reste modeste. Les formes et les genres évoqués correspondent finalement à l'image rétrospective de l'Espagne qui faisait fortune en Europe ; et même si la direction du journal avait fait appel « à des écrivains du meilleur goût et de l'érudition mnémonique la plus étendue », et que ses rédacteurs écrivaient « au milieu de la plus vaste librairie qu'il y ait en Espagne » (17-X), la présence des nouvelles tendances littéraires est restreinte aux réclames. À part un texte emprunté à *Fray Gerundio* (21-XI) et une note plutôt froide sur la brochure *El baile de piñata*, de Juan Martínez Villergas (16-XII), on trouvera dans *L'International* des réclames pour le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico* de Pascual Madoz (17-X) – alors un membre important du parti progressiste – et pour *El álbum del bello sexo ou Les femmes peintes par elles-mêmes*, ouvrage dirigé par Gertrudis Gómez de Avellaneda et dédié à la Reine Isabelle II qui aurait dû proposer les portraits physiques et moraux de différents types pittoresques féminins, mais qui n'a pas dépassé la deuxième livraison (Rubio Cremades, 1983). Les titres fort idiomatiques des tableaux annoncés posent problème aux traducteurs : ainsi « la pasiega » devient une « nourrice des montagnes de Santander », « la payesa » une « paysanne spirituelle des bords de la mer, aux environs de Barcelone », « la manola » « la grisette de Madrid » et « la maja » une « élégante un peu hasardée » (28-X).

La section la plus originale est la rubrique de Théâtres. À la différence du *Journal Français de Madrid* qui, à en juger par le seul numéro connu, s'occupe davantage des salles de Paris, *L'International* propose une brève revue de celles de Madrid (24-X) et des articles sur les représentations de *Giselle, ou les Willis* et de *L'Aurore* au Teatro del Circo par la compagnie d'Émile Rouquet (31-XII, 9-XII). Le chroniqueur loue la qualité de la première pièce et remercie l'administration du théâtre « de l'acquisition » de Marie Guy-Stéphan, « cette artiste » qui, après un passage triomphant à Londres, « vient de faire à Madrid une véritable révolution... chorégraphique ». C'est donc un beau témoignage de l'entrée en scène fulgurante d'une artiste qui ferait fortune en Espagne pendant presque une décennie : « on serait tenté de croire » que Théophile Gautier, co-auteur du livret de *Giselle*, « a craint que le public

espagnol ne lui tînt rancune de son *Voyage en Espagne* », et qu'il avait voulu se rattraper avec ce « délicieux » ballet (31-x). L'impression durera encore quelque temps et le chroniqueur, tout en restant prudent sur la qualité de l'orchestre et sur l'éclairage de la salle, rend compte du succès de la compagnie dans un paragraphe où les éléments des discordes politiques du jour sont réconciliés dans leur commune appartenance au public :

L'enthousiasme a été à son comble ; les *lunetas* et les loges aristocratiques applaudissaient avec les mêmes transports que les galeries haute et basse ; les deux factions ont déposé leur haine invétérée *aux pieds* de la danseuse. Mme. Guy Stephan eut ramené Guelfes et Gibelins, elle range sous la même bannière *ayacuchos* et modérés ; l'Espagne, la France et l'Angleterre unissent leurs mains pour la fêter (9-XII).

La disparition de *L'International* coïncide dans le temps avec l'arrivée au pouvoir du parti modéré, qui n'épargnera pas les efforts pour disposer d'un organe de presse favorable à Paris. S'il est évident que le projet aurait pu s'avérer fertile à long terme, l'analyse de ses contenus effectifs nous invite à nous interroger sur la place qu'un journal français pouvait occuper à Madrid en 1843. Comme on l'a vu, Monier entendait relier l'Espagne et la France à travers un réseau d'entreprises solidaires, afin d'établir une communication bidirectionnelle d'abord entre les deux capitales et d'irradier en suite vers les quatre points cardinaux. *L'International* aurait pu être un acteur important dans ces échanges, s'il avait atteint le stade que son fondateur envisageait peu de temps avant sa suspension, avec une édition pour l'Espagne et une autre pour l'extérieur. Cette déclaration indique bien sûr que malgré l'existence de quelques correspondants à Paris et en province, le journal n'avait pas une grande diffusion en France ; il était probablement destiné au public francophone interne, soit aux lecteurs de langue ou d'origine française demeurant en Espagne, soit aux voyageurs de passage qui voudraient connaître l'actualité du pays.

Malgré la nature artisanale de certains de ses projets, Monier apparaît donc comme un pionnier du monde littéraire au sens large, de l'industrie des loisirs et peut-être même du tourisme. Selon Emilio Carrere (1946), son cabinet de lecture fut le précurseur de l'Hémérothèque municipale de Madrid et cela suffit à inscrire son nom dans les annales du journalisme espagnol, quoiqu'il n'ait jamais écrit « ni una gacetilla ». Comme on l'a vu, l'histoire de ses journaux français de Madrid est un argument de plus pour revendiquer l'œuvre de Monier qui a peut-être écrit, ou traduit, plus qu'on ne l'aurait dit.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Boletín Bibliográfico Español y Extranjero [...]. Tomo tercero, correspondiente al año 1842.* Madrid, Librería Europea.
- BOTREL, Jean-François (1993) : *Libros, prensa y lectura en la España del siglo XIX.* Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez et Editorial Pirámide.
- BOTREL, Jean-François (1997) : « L'Espagne et les modèles éditoriaux français (1830-1850) », in Jean-René Aymes et Javier Fernández Sebastián (dirs.), *L'image de la France en Espagne (1808-1850).* Paris- Bilbao, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Universidad del País Vasco, 227-242.
- BOTREL, Jean-François (2002): « Le livre en Espagne (1833-1843) ». *Revue Française d'Histoire du Livre*, 116-117, 237-266.
- BURDIEL, Isabel (2010) : *Isabel II : una biografía.* Madrid, Taurus.
- BUSTOS, Sophie (2017) : *La Nación no es patrimonio de nadie, el liberalismo exaltado en el Madrid del Trienio Liberal (1820-1823) : Cortes, gobierno y opinión pública.* Tesis doctoral dirigida por Juan Ignacio Marcuello Benedicto. Madrid, Universidad Autónoma de Madrid.
- CARRERE, Emilio (1946) : « Don Casimiro, precursor de la Hemeroteca », *ABC : Diario Ilustrado de Información General*, 7 mai, p. 3.
- Catálogo de D. C. Monier, librero de cámara de SS. MM., del Ministerio de Comercio, Instrucción y Obras Públicas y de las Universidades* (1850). Madrid, Casa de la Fontana de Oro.
- CHALLAMEL, Augustin (1843) : *Un été en Espagne.* Paris et Madrid, Challamel Éditeur et Casimir Monier.
- CLERC, Pierre [2006] : *Dictionnaire de biographie héraultaise: des origines à nos jours.* S. l., Librairie/ Édition Pierre Clerc et Les Nouvelles Presses du Languedoc Éditeur.
- CRUZ, Jesús (2015) : « Símbolos de modernidad : la historia olvidada de los jardines de recreo en la España del siglo XIX », in Pilar Folguera *et al.* (eds.), *Pensar con la Historia desde el siglo XXI: XII Congreso de la Asociación de Historia Contemporánea.* Madrid, UAM Ediciones, 5169-5197.
- DUMAS, Alexandre (s. d.) : *De Paris à Cadix.* Paris, A. Le Vasseur et Compagnie, Éditeurs.
- FONTANA, Josep (2007) : *La época del liberalismo.* Barcelona et Madrid, Crítica et Marcial Pons.
- FUENTES, Juan Francisco (2007) : *El fin del Antiguo Régimen (1808-1868) : política y sociedad.* Madrid, Editorial Síntesis.
- GARCÍA ROVIRA, Anna M.^a (2008) : « Ramón Xaudaró, el “Marat barcelonés”, in Manuel Pérez Ledesma et Isabel Burdiel (éds.), *Liberales eminentes.* Madrid, Marcial Pons, 125-155.
- GIL NOVALES, Alberto (1975) : *Las sociedades patrióticas (1820-1823) : las libertades de expresión y de reunión en el origen de los partidos políticos.* Madrid, Tecnos.

- HIDALGO, Dionisio (1862): « Mi biografía », in *Diccionario general de bibliografía española, por Dionisio Hidalgo*, vol. I/ 7. Madrid, Imprenta de las Escuelas Pías, XI-XVII.
- MADOZ, Pascual (1845-): *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y de sus posesiones de Ultramar*. Madrid, Imprenta del *Diccionario geográfico*, a cargo de José Rojas.
- MARTÍNEZ MARTÍN, Jesús A. (2018): *Los negocios y las letras: el editor Francisco de Paula Mellado (1807-1876)*. Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza.
- MARTÍNEZ OLMO, María del Pilar (2008): *La España dramática: colección de obras representadas con aplauso en los teatros de la Corte (1849-1881)*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- MESONERO ROMANOS, Ramón de (1861): *El antiguo Madrid: paseos histórico-aneecdóticos por las calles y casas de esta Villa, por D. —*. Madrid, Establecimiento Tipográfico de don F. de P. Mellado.
- MORÁN ORTÍ, Manuel (1991): « Los gabinetes de lectura de Madrid en el Trienio Liberal ». *Estudios de Historia moderna y contemporánea: homenaje a Federico Suárez Verdeguer*. Madrid, Rialp, 289-298.
- MORÁN ORTÍ, Manuel (1998): « Librería y gabinetes de lectura franceses en Madrid (1800-1833) ». *Torre de Lujanes*, 35, 235-254.
- NAGY, Laurent (2016): « *La Sainte Alliance des Peuples* face à une résistance nationale. Circulation et diffusion d'idées fraternelles et cosmopolites durant le Trienio Liberal ». *Revista de Historia Constitucional*, 17, 103-125.
- RODRÍGUEZ MOÑINO, Antonio (1966): *Historia de los catálogos de librería españoles (1661-1840): estudio bibliográfico*. Madrid, Gráficas Soler.
- ROMERO TOBAR, Leonardo (1976): « Un gabinete de lectura en el Madrid del siglo XIX ». *Anales del Instituto de Estudios Madrileños*, 12, 205-211.
- RUBIO CREMADES, Enrique (1983): « Costumbrismo y novela en la segunda mitad del siglo XIX ». *Anales de Literatura Española*, 2, 457-472.
- SIMÓN PALMER, María del Carmen (1975): « Casas de baños en Madrid ». *Anales del Instituto de Estudios Madrileños*, 11, 237-250.

Para citar este artículo / Pour citer cet article :

DÍAZ-LAGE, Santiago (2019): «Le libraire Casimiro Monier et son journal français de Madrid». *Çédille, revista de estudios franceses*, 16 [Monografías 9: Diana Cooper-Richet, ed., *Regards croisés sur la presse francophone en Espagne et la presse hispanophone en France (XVIII^e-XX^e siècles)*], 43-58. DOI: <https://doi.org/10.25145/j.cedille.2019.17.16.06>.